



Marie-Victorin à la recherche de la flore laurentienne

par Yves Gingras

Le 27 décembre 1908, un jeune frère des Écoles chrétiennes confie à son journal : «la nouvelle vie que j'ai dû mener, vie de soins et de grand air, a fait de moi un naturaliste et m'a permis de me livrer à des études qui autrement me seraient restées étrangères». Ce jeune homme c'est le frère Marie-Victorin, qui réapparaît aujourd'hui dans nos librairies grâce à la publication de la troisième édition de la *Flore laurentienne*. Il prenait alors conscience que sa vocation scientifique lui avait été pour ainsi dire inoculée par le bacille de Koch, responsable de sa tuberculose, déclarée exactement cinq ans plus tôt, alors qu'il était professeur de 3^e année au collège de Saint-Jérôme. Cet «anniversaire de [ses] premières hémorragies» lui rappelle qu'il est maintenant «un convalescent à perpétuité» et que cet «événement a complètement changé le cours de [son] existence». C'est ainsi qu'il débute ses herborisations au printemps de 1904 et prend aussitôt l'habitude de consigner les résultats dans son journal.

Rattaché au collège de Longueuil à compter de l'automne 1904, il explore systématiquement les alentours et étend son enquête aux rives du Saint-Laurent, au mont Beloeil et au fort Chambly, toujours accompagné de son guide : la *Flore canadienne* de l'abbé Léon Provancher, publiée en 1862. Autodidacte, son apprentissage est facilité par la rencontre au collège de Longueuil d'un confrère venu de France, le frère Rolland-Germain. Se liant d'amitié, ils deviendront vite inséparables et c'est le plus souvent ensemble qu'ils exploreront le Québec «du Témiscamingue aux îles de la Madeleine, et de l'Abitibi aux Cantons de l'Est» comme se plaira à le rappeler Marie-Victorin trente-cinq ans plus tard.

Prenant rapidement conscience des limites du travail de Provancher, il n'hésite pas à écrire aux botanistes canadiens et américains pour trouver réponse à ses questions. C'est ainsi qu'il devient un ami de Francis Lloyd de l'Université McGill et de Merrit L. Fernald de l'Université Harvard, un spécialiste de la flore de la côte est de l'Amérique du Nord, qui l'aideront tous deux à parfaire sa formation.

Marie-Victorin, le 3 août 1928, à la Grande île de la Vache Marine (Minganie) pose avec le fameux chardon de Mingan (*Cirsium minganense* Vict.). (Médiathèque du Jardin botanique de Montréal, A-26-50).



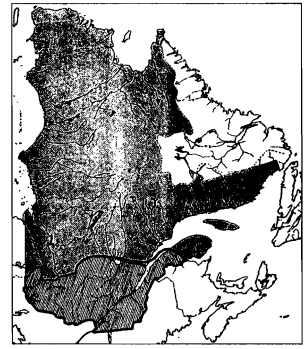
À compter de 1908, Marie-Victorin commence à publier les résultats de ses recherches dans *Le naturaliste canadien*, alors dirigé par l'abbé V.-A. Huard, qui avait repris le flambeau de son maître, l'abbé Provancher, fondateur de la revue. Dès la publication de son deuxième article, «Contribution à l'étude de la Flore de la province de Québec», il note, d'entrée de jeu : «les botanistes herborisants sont rares en notre pays [et] notre flore provinciale n'est encore que très imparfaitement connue». Le jeune homme de 23 ans laisse déjà entrevoir une personnalité forte qui voit grand et qui n'hésite pas à lancer des projets à ses compatriotes. Il rêve déjà de remplacer la flore de Provancher par une nouvelle flore du Québec.

Un travail de titan

Il rendra public son projet en 1914 en réponse à la Société de protection des plantes de Québec qui avançait l'idée de rééditer la *Flore Canadienne*. S'autorisant de «dix années d'étude systématique de la flore de la province», il déclare que cette réédition serait inopportune et qu'il faut plutôt reprendre le travail à zéro. La Nouvelle Flore illustrée de la province de Québec qu'il appelle de ses vœux, devrait être utilisable par les non-spécialistes et contenir beaucoup d'illustrations. Elle s'adresserait aux amateurs, aux étudiants et aux agriculteurs et même, «dans une certaine mesure, aux touristes». Rappelant encore une fois le peu d'intérêt de ses compatriotes pour l'histoire naturelle, il attribue ceci en partie à l'absence d'une littérature scientifique adéquate qui devrait pourtant être le résultat des recherches scientifiques. Il conclut qu'il faut briser le cercle vicieux par un effort vigoureux «en mettant au jour *La Flore illustrée de la province de Québec*». En somme, Marie-Victorin rêve de créer pour le Québec l'équivalent du *Gray's Manual of Botany* dont la septième édition révisée et mise à jour par son ami Fernald était parue en 1908. Le professeur du collège de Longueuil voyait grand mais sa position d'enseignant d'une petite école secondaire rendait la réalisation de ses rêves improbables. Même stimulé par l'amitié de son confrère Rolland-Germain et la correspondance de grands botanistes étrangers, son travail se fera, jusqu'en 1920, «dans un isolement presque complet».

Tout en consacrant ses étés aux herborisations, il est aussi attiré par l'écriture. «Pris par le soin d'œuvres de jeunesse», il composa en 1910 un drame historique, *Charles Le Moyne*, qui remporta un certain succès. Ses velléités littéraires mèneront à la publication en 1919 des *Récits laurentiens* et l'année suivante des *Croquis laurentiens*. Entre-temps, ces «escapades passagères» — comme il se plaira plus tard à caractériser cette période —, ne l'empêchent pas de préparer sa *Flore du Témiscouata*, publiée en 1916.

L'année 1920 marque un tournant capital dans la carrière de Marie-Victorin, tournant qui rendra possible la réalisation de ses rêves de jeunesse. Nommé professeur de botanique à l'Université de Montréal, il pourra dorénavant former une relève et ainsi corriger l'absence de naturalistes canadiens-français qu'il déplorait en 1908. Il s'entourera aussi de collaborateurs qui l'assisteront dans son travail d'identification de la flore. Ainsi, aux excursions habituelles de Marie-Victorin et du frère Rolland-Germain, s'ajoutent celles de ses nouveaux étudiants : Jules Brunel explore d'abord avec son maître la région du Lac-Saint-Jean et s'occupe ensuite d'algologie dans la région de Montréal en compagnie de Cécile Lanouette. On le retrouve ensuite dans le Parc des Laurentides et sur la Côte-Nord entre Mingan et Blanc-Sablon toujours à la recherche d'algues et



Sur cette carte du Québec, le trait fort cerne le territoire traité principalement dans la *Flore Laurentienne*. (Archives de l'auteur)



Marie-Victorin et les employés de l'Herbier du Jardin botanique à l'Épiphanie en mai 1938. (Médiathèque du Jardin botanique de Montréal)

de phanérogames. Marcelle Gauvreau récolte et étudie les algues marines des deux rives du Saint-Laurent. Avec Georgette Simard, elle se rend aussi aux îles de la Madeleine et accompagne de Claire Morin, elle scrute la région de Charlevoix. Enfin, Jacques Rousseau explore la région de l'estuaire du Saint-Laurent, Le Bic, les Chic-Chocs, la Matapédia et Charlevoix, alors que d'autres encore accompagnent Rolland-Germain à la baie des Chaleurs et même au Nouveau-Brunswick.

La Flore laurentienne

L'énergie, le charisme et le sens de l'organisation de Marie-Victorin, lui permettront de réaliser, entre 1920 et 1935, ce tour de force de publier en plein cœur de la crise économique ce qui sera aussitôt acclamé comme la bible des naturalistes canadiens-français. C'est en effet en 1935 que la *Flore laurentienne*, fruit de 25 ans de recherches systématiques sur le terrain, voit le jour par les soins, et aux frais, des frères des Écoles chrétiennes. Ouvrage massif de plus de 900 pages, cette étude est illustrée de 22 cartes et de 2 800 dessins des mains expertes du frère



Alexandre, professeur de biologie au Mont Saint-Louis et l'un des tout premiers étudiants de Marie-Victorin à l'Université de Montréal. La *Flore laurentienne* répond enfin aux objectifs que ce dernier avait fixés vingt ans plus tôt. Conscient d'avoir mené à terme un projet de grande ampleur, Marie-Victorin signe «L'envoi», qui dédie le

la persistance avec laquelle le *Polygonum aviculare* s'attache au voisinage des maisons, le *Stellaria media* au seuil où la ménagère jette les eaux grasses, l'*Anthemis Cotula* aux portes des étables, le *Galinsoga ciliata* aux trottoirs des vil-les?»



Frère Marie-Victorin et frère Léon à Victorinia (Cuba), janvier 1939. (Médiathèque du Jardin botanique de Montréal, A-26-881).

Les remarques encyclopédiques qui suivent certaines descriptions de plantes ne pouvaient que réjouir les folkloristes et même les écrivains. Les notes sur la sarracénie pourpre offrent un bel exemple de la richesse documentaire de la *Flore laurentienne* : «La sarracénie pourpre est la plus extraordinaire plante de notre flore, et le principal ornement de nos tourbières. Elle est l'un des exemples classiques de carnivorisme chez les plantes [...] Les Canadiens français connaissent la sarracénie sous le nom de «Petits cochons», nom qui devient intelligible quand on considère la variante, «Oreille de cochon» [...] Dans les principaux dialectes indiens de l'Amérique, la plante est désignée sous le nom d'Herbe-crapaud. C'est ce que signifie l'Alicotache des Montagnais de la Côte Nord, et le Makikiotache des Algonquins du Témiscamingue [...] Tous les Indiens affirment que la plante est souveraine contre la petite vérole. Aucune recherche sérieuse n'a été faite pour contrôler cette affirmation, bien que vers 1862 la tisane de sarracénie ait été employée par un certain D^r Thomas Harris, d'Halifax, qui passa à l'époque — l'ignorance aidant — pour le découvreur de la sarracénie. Il s'agit probablement d'une bienfaisante action antiseptique due aux tannins que la plante contient en abondance.»

livre «à la jeunesse nouvelle de [son] pays», du 3 avril 1935, jour de son 50^e anniversaire.

Ce «livre d'or de nos richesses végétales naturelles» comme l'appelle son auteur, n'est pas la flore complète du Québec mais se limite à la partie moyenne de la vallée du Saint-Laurent, qui est en fait la plus habitée. Tout à l'image de son concepteur, la *Flore laurentienne* allie une science rigoureuse des plantes et une vaste culture de leur histoire et de leurs usages. «Sur ce squelette qu'est généralement une flore», il a en effet voulu «ajouter un peu de chair et de peau, faire courir dans ce grand corps les effluves de la vie». C'est ainsi que, sans perdre leur caractère scientifique, bon nombre de descriptions sont empreintes de poésie, comme cette réflexion sur le rôle de l'homme dans l'évolution des plantes : «Sur les pas de l'homme, les plantes se mettent en marche. Certaines espèces le suivent comme des chiens. Bien vite, l'indien d'Amérique remarqua le *Plantago major*, qu'il nomma aussitôt : le pied du blanc. Dans les plis de leurs manteaux, nos missionnaires et nos voyageurs ont convoyé sans le savoir, l'*Hieracium vulgatum*, l'*Artemisa vulgaris*, le *Silene Cucubalis*, qu'ils ont disséminés ensuite le long de leur route. Qui ne connaît

Un autre aspect important du travail de Marie-Victorin est son effort de francisation de la nomenclature. En effet, «la majorité de nos plantes laurentiennes n'ont pas de noms français», note-il en préface, car «on ne crée pas de vocable pour des objets dont on ignore jusqu'à l'existence». Celui qui avait déjà forgé les termes «Madelinots» et «Laurentie», s'est donc efforcé de «franciser le moins mal possible, en évitant les contresens, et les assonances les plus désastreuses, des noms scientifiques souvent aussi dépourvus de sens que d'euphonie». Ce travail lui paraissait essentiel pour que «l'honnête homme» puisse «parler des plantes de son pays dans sa langue de tous les jours». L'ouvrage comprend aussi un abrégé historique de la botanique laurentienne car pour Marie-Victorin, «l'histoire de la science est indispensable à celui qui veut établir sa pensée dans le domaine scientifique».

Un philosophe

L'envergure du travail accompli par Marie-Victorin ne passe pas inaperçu. En 1932, il obtient le prix Gandoger de la Société botanique de France, et, en 1935, le prix de Coincy de l'Académie des



sciences de Paris «pour l'ensemble de ses travaux botaniques».

Mais le botaniste ne limite pas pour autant son intérêt à la flore locale. À compter de 1938, il fait un séjour annuel à Cuba en compagnie d'un autre confrère botaniste en poste là-bas, le frère Léon. Ses nombreuses excursions donneront lieu à la publication de trois forts volumes d'*Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba*, publiés respectivement en 1942, 1944 et, à titre posthume, en 1956. Fidèle à son habitude d'observateur attentif des plantes et des hommes, il y mélange descriptions de plantes et observations ethnographiques sur les mœurs des habitants. C'est ainsi que, réfléchissant sur l'importance de la canne à sucre dans l'économie cubaine, il note :

«C'est quand le monde pâtit de la guerre que s'avèrent certains faits méconnus aux temps de paix. Telle plante, Blé, Riz, Hévée ou Canne à sucre, devient tout à coup une puissance qui dépose ou détruit les théories économiques et sociales, et bouleverse le monde. L'homme a domestiqué les plantes et, comme il est arrivé pour les animaux, il est devenu leur esclave.»

Le regard que le botaniste porte sur les plantes est très englobant et mène à une réflexion sur le phénomène humain. Les dernières phrases de la magistrale «Esquisse générale de la Flore laurentienne», qui sert d'introduction à l'ouvrage, expriment à la fois une conscience tragique de la fragilité de l'humanité et une foi inébranlée en la puissance de la nature vivante. L'activité intelligente de l'homme étant la principale source qui trouble «le balancement millénaire des éléments de la biosphère», il note – peut-être influencé par le marasme économique ambiant – que «dans l'hypothèse de la destruction de notre civilisation et d'un retour possible à la barbarie», ces perturbations externes «cesseraient d'agir avec la disparition de l'espèce humaine». Et il conclut : «L'équilibre ancien devrait alors se rétablir, à peu de chose près. Les hordes végétales depuis longtemps tenues en échec par le labeur humain, les plantes de proie longtemps traitées en ennemies, s'avanceraient sur nos champs, monteraient à l'assaut de nos villes, et couvriraient les ruines d'épaisses frondaisons, cependant que sur les cendres de la grande maison humaine, dans un air devenu plus pur, sur une terre redevenue silencieuse, brillerait encore, libéré, sauvage et magnifique, le flambeau de la Vie!»

Une œuvre à poursuivre

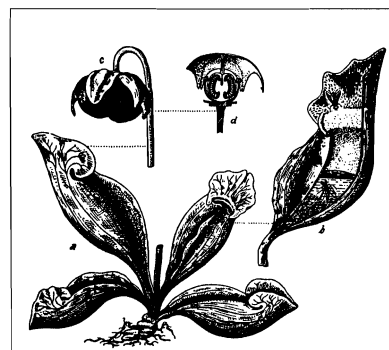
Toujours hanté par la possibilité d'une mort prochaine, ses poumons phthisiques et son cœur malade lui rappelant constamment ses limites, Marie-Victorin vivra tout de même jusqu'à 59 ans. Le 15 juillet 1944, il succombe des suites



d'un accident d'auto survenu au retour d'une journée d'herborisation à Black Lake. Encore accompagné du frère Rolland-Germain, il était à la recherche d'une petite fougère très rare : la *Cheilanthes siliquosa*. Curieux destin que celui de Marie-Victorin : comme l'écrit son biographe Gilles Beaudet, «la route fut son école, elle fut aussi son tombeau».

Frère Marie-Victorin et frère Rolland-Germain herborisant au Borachois de Carleton (Bonaventure), août 1930. (Médiathèque du Jardin botanique de Montréal, A-26-103).

Fruit du travail collectif de la première génération de botanistes formés par Marie-Victorin, la *Flore laurentienne* a bien mérité, par sa richesse scientifique mais aussi littéraire, de devenir l'équivalent québécois du *Gray's Manual of Botany* des Américains. Bien sûr, elle n'en est qu'à la troisième édition alors que son modèle en est à la huitième depuis sa parution en 1848. Conscient du fait que «la flore critique et complète du Québec est une œuvre de longue haleine», il savait que son «achèvement ne sera possible qu'au moment où la génération actuelle de botanistes aura terminé l'exploration du territoire, dressé l'inventaire, et mis au point un grand nombre de questions de détail». Et c'est pour assurer cette succession qu'il avait fondé l'Institut botanique de l'Université de Montréal et le Jardin botanique de Montréal, qui ont continué ce que Pierre Dansereau a appelé «la tradition botanique de Montréal», inaugurée par Marie-Victorin. ♦



Sarracenia purpurea, gravure tirée de la *Flore Laurentienne*, p. 241.

Pour en savoir plus :

Gilles Beaudet. *Frère Marie-Victorin*, Montréal : Lidec, 1985.

Robert Rumilly. *Le frère Marie-Victorin et son temps*, Montréal : Les frères des Écoles chrétiennes, 1949.

Frère Marie-Victorin. *Science, culture et nation*. Textes choisis et présentés par Yves Gingras. Montréal : Boréal, 1996.

Yves Gingras est professeur au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal.

